



Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2016-2017 : Le mystère du corps parlant *On parle avec son corps*

I – Novembre 2016 : Le corps du stade du miroir

"Dans ma théorie du stade du miroir – la seule vue de la forme totale du corps humain donne au sujet une maîtrise imaginaire de son corps, prématurée par rapport à la maîtrise réelle. Cette formation est détachée du processus même de la maturation et ne se confond pas avec lui."

J. Lacan, *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud* (1953-54), Paris, Seuil, 1975, p. 93.

Remi Lestien : LA JOUISSANCE, L'IMAGE ET LE CORPS

Le corps est un monde. Qu'il s'agisse de notre corps ou du corps de l'autre – c'est toujours un monde opaque. En tout cas, le corps n'est pas l'organisme avec son anatomie et la physiologie de ses organes. Ce dernier a fait l'objet de connaissances multiples depuis toujours, avec, depuis la naissance de la science contemporaine, une accélération majeure, et des développements inouïs. Le corps lui, est plus complexe et concerne notre être le plus profond. Le corps, c'est celui que l'on contemple, celui dont on parle et celui que l'on éprouve... celui qui est profondément perturbé par le fait que nous parlions.

Nous allons cette année montrer que le corps est un concept aussi important que celui de l'inconscient et nous confronter au mystère de l'union de la parole et du corps¹. Ce mystère évacué par le scientisme contemporain est au contraire cerné avec la plus extrême précision dans l'enseignement de Lacan, et celui-ci permet de lui donner un véritable statut.

¹ Le mystère, dit J.-A. Miller, le point de réel, est l'union de la parole et du corps, au delà de la pulsion freudienne qui réunissait quantum libidinal et représentations dans un mythe fondateur.

Nous avons donné comme titre à ces Leçons d'Introduction à la Psychanalyse "Les mystères du corps parlant" — enchaînant aussitôt avec "On parle avec son corps". Cette dernière expression est bizarre et ne va pas de soi. Certes on parle avec son corps parce que nous parlons, mais il ne peut s'agir de simplement vouloir donner du sens à ce qui nous arrive — ça, depuis la nuit des temps, on l'a toujours fait, ce serait encore une manière d'évacuer le réel du corps, et nous retomberions dans la plus banale psychothérapie.

Pour le moment, gardons cette idée de mystère.

Dans le petit texte de présentation du thème de l'année, nous évoquons le profond dérangement du rapport de l'être humain à son corps. L'union de la parole et du corps ne va jamais de soi et nécessite l'entremêlement des registres de l'imaginaire, du symbolique et du réel. Aujourd'hui nous nous contenterons d'aborder les rapports de l'imaginaire et du réel.

Le Séminaire I, Les écrits techniques de Freud

Le support de cette première leçon se résumait à un petit paragraphe du séminaire I. *Dans ma théorie du stade du miroir la seule vue de la forme totale du corps humain donne au sujet une maîtrise imaginaire de son corps, prématurée par rapport à la maîtrise réelle. Cette formation est détachée du processus même de la maturation et ne se confond pas avec lui*².

Que mettent en valeur ces deux phrases ? Tout d'abord une articulation entre la vue d'un objet extérieur — la forme du corps — et la maîtrise du corps, ce qui distribue une cause et une conséquence. Ensuite, la référence au temps précise que cette maîtrise ne survient pas au bon moment, qu'elle est d'autant plus désaccordée qu'elle ne suit pas la physiologie de l'organisme.

Avant de rentrer dans cette théorie lacanienne qui semble de prime abord ne concerner que le développement de l'enfant, prenons un peu de champ et apprécions la réalité de cette expérience visuelle pour nous adulte.

Passion narcissique³

En effet, il nous faut rendre *raison de cette étrange et absolument singulière passion de l'être humain pour son image, pour son corps et pour la beauté du corps*⁴. C'est, de fait, une expérience spécifiquement humaine — les animaux peuvent se regarder et se reconnaître dans la glace mais ils n'en font rien. Pour chacun, l'importance de sa propre image est éminente et nous semblons avoir avec elle la plus parfaite familiarité. Assurément, l'image de soi rassure — on est bien là, toujours le même — secrètement elle nous fait exister et nous donne une identité, ne serait-ce qu'en permettant de justifier notre identité vis-à-vis de tout interlocuteur. Notre image, c'est notre carte de visite.

² J. Lacan, *Le séminaire*, livre I, *op. cit.*, p. 93.

³ J. Lacan, "L'agressivité en psychanalyse", *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 116 : "... la furieuse passion qui spécifie l'homme, d'imprimer dans la réalité son image est le fondement obscur des médiations rationnelles de la volonté".

⁴ G. Wajzman, dans un article intitulé : "Le miroir du stade, Lacan aux jeux de Berlin". Paru dans *Quarto* n°114 - oct 2016, p. 22. (Citation p. 24.)

Plus fondamentalement, cette image nourrit notre narcissisme. Que nous n'y fassions même plus attention, que nous nous détournions de notre reflet ou que nous cherchions obstinément à nous voir, que nous nous trouvions beau ou que nous n'aimions pas nous voir représenter... c'est d'une véritable passion narcissique qu'il s'agit. Et il faut donner son poids à ce terme de passion : tout à la fois un attrait irrésistible pour l'image de son petit moi, et la souffrance que cette image impose. Nous aimons avec passion notre image mais en même temps nous en souffrons.

De fait, si l'on y fait un peu attention, nous éprouvons toujours un certain degré d'étrangeté à nous voir. C'est que nous ne sommes pas seuls avec cette image — l'autre, les autres sont toujours concernés. "C'est difficile d'être regardé" disait Charles Berling lors d'une interview récente. Il voulait sans doute dire qu'il est difficile d'être regardé par le public devant lequel il se produisait au théâtre, mais n'est-ce pas d'expérience commune qu'il est tout aussi difficile d'être regardé par sa propre image, car ce regard est contaminé par l'autre.

Si notre image nous est familière, elle nous est surtout familièrement étrangère, et ce jusqu'à ce que certaines fois, se regarder dans le miroir soit une véritable expérience existentielle. Sartre, dans *La Nausée*, décrit Roquentin dans un état de déréalisation face à son image, qu'il vit comme étrangère.

Mais peut être surtout, cette étrangeté est-elle fondée sur le fait que l'image, tout en drainant de la satisfaction, ne dit rien de l'être. C'est manifeste quand une photo ne correspond à rien dans notre mémoire. Certains analysants, par exemple, qui, à la recherche de souvenirs anciens, n'ayant retrouvé que des photos, ne considèrent pas celles-ci, dans un premier temps, comme de vrais souvenirs. Ils font simplement l'expérience que la photo ne dit rien de l'être — il y manque le pulsionnel, et c'est comme si elle était amputée de l'essentiel.

En somme, donc, si nous sommes depuis longtemps habitués à l'expérience de nous-mêmes face à notre image, nous entretenons avec celle-ci un rapport un peu étonnant. C'est ce qui va faire l'objet de la leçon d'aujourd'hui : s'y retrouver dans cet entremêlement de l'imaginaire et du réel du corps.

Le stade du miroir

Pour bien saisir la conception lacanienne de l'imaginaire du corps — même dans ses développements les plus tardifs de son enseignement — il faut bien comprendre le stade du miroir qui est évoqué dans notre citation du *Séminaire I*.

Le jeune enfant, à un certain moment, témoigne d'une expérience étonnante. Le psychologue Henri Wallon en avait fait l'observation⁵, et Jacques Lacan en avait fait une communication dès 1936. Dès le sixième mois de sa vie, le jeune enfant jouit son image dans le miroir. Vous pouvez constater qu'un enfant (sauf pathologie), pour peu qu'il puisse s'appuyer sur le regard de sa mère ou d'un proche, se reconnaît dans un miroir tout en reconnaissant l'autre. Mais ce qui est essentiel, c'est qu'il

⁵ H. Wallon. L'article initial « Comment se développe chez l'enfant la notion de corps propre » était paru dans le *Journal de Psychologie* — vol XXVIII nov-déc 1931, pp 705-748.

trouve dans la forme globale de son image une grande satisfaction, d'une part, et d'autre part le pouvoir de se saisir comme un individu — il s'identifie imaginativement comme UN.

Le stade du miroir montre un lien fondamental entre l'image du corps et le statut subjectif de l'être humain. Lacan distingue dans ce stade trois opérations : la reconnaissance, une jubilation et une identification. La reconnaissance est très précoce chez le nouveau né — en effet dès le dixième jour, il reconnaît les formes humaines. C'est ensuite une opération sur la libido — cela confirme la vive importance de la fonction regard chez les humains, car contrairement à l'animal il en fait quelque chose —, et c'est ce qui nous intéresse au plus haut point dans cette première intervention sur le corps parlant. Et enfin c'est une identification — Une étape décisive est franchie quand cet enfant assume cette reconnaissance *en se reconnaissant comme lui-même* — c'est-à-dire quand il se fabrique une connaissance de lui-même comme individu.

Détaillons ces deux dernières opérations.

Opération sur la libido

Le stade du miroir, précise Lacan, déclenche une véritable métamorphose. Originellement, le corps de l'enfant est totalement livré à une libido anarchique qu'il traite par la demande à l'autre. À partir du moment où l'image est assumée par l'enfant, celle-ci a une action réelle sur l'organisme. Elle permet à ce stade de transformer la pulsion, c'est-à-dire *la chair vivante en corps* — la libido trouve globalement à s'organiser de telle manière que la satisfaction se manifeste en jeu et en mimique joyeuse... adressés à l'autre. L'enfant jubile. "*Les signes de jubilation triomphante et le ludisme de repérage qui caractérisent dès le sixième mois la rencontre par l'enfant de son image au miroir*" témoignent de cette transformation extrêmement importante et d'un élan vital.

La prématuration neurologique spécifique de l'espèce humaine entraîne un désarroi, une impuissance motrice de l'enfant, une incoordination encore très profonde qui se transforme, dans le stade du miroir, en une activité très coordonnée. Le redressement de tout le corps est une anticipation de sa future maîtrise.

Et fondamentalement ce petit corps qui était pris dans un chaos originel va trouver son unité. Le stade du miroir fait passer du corps morcelé à une forme de sa totalité, que Lacan appelle *orthopédique* — c'est à dire étayée.

L'assomption de son image par l'enfant permet l'unification de son corps — une unité qui restera paradoxale d'être appuyée sur un objet extérieur - son image dans le miroir.

Constitution du moi

L'unification de ce qui était jusque là morcelé s'accompagne d'une opération mentale. En effet, se voir en une image de totalité permet une identification. Voilà comment Lacan en parle :

*C'est l'aventure originelle par où l'homme fait pour la première fois l'expérience qu'il se voit, se réfléchit et se conçoit autre qu'il n'est — dimension essentielle de l'humain qui structure toute sa vie fantasmatique.*⁶

De fait, l'image du corps donne au sujet la première forme qui lui permette de situer ce qui est du moi et ce qui ne l'est pas. Le stade du miroir est donc constituant pour l'enfant en permettant la création d'un sentiment de Soi. La cause est extérieure, c'est l'image de son propre corps et cela a un effet d'identification imaginaire sur le sujet.

L'appui sur l'image vient ainsi compenser le manque à être subjectif et donne au Moi une belle image de lui, une image idéale et aimable. Dorénavant le Moi s'accrochera à des idéaux imaginaires créés à partir de cette première matrice.

Mais ce moi, ce moi idéal auquel chacun accorde tant d'importance n'est qu'une construction bricolée à partir de l'image — une image extérieure, elle-même contaminée par l'image de l'autre. Cette image extérieure, et de fait étrangère, se comportera toujours comme un corps étranger dans le sujet. C'est moi et c'est aussi un peu étranger à moi.

*C'est une ambivalence primordiale qui nous apparaît, je l'indique déjà en miroir, en ce sens que le sujet s'identifie dans son sentiment de Soi à l'image de l'autre et que l'image de l'autre vient à captiver en lui ce sentiment*⁷.

Il faut entendre *captivation* au sens fort : cette identification est en même temps une aliénation car "*c'est dans l'autre que le sujet s'identifie et s'éprouve tout d'abord*"⁸. Il y a d'emblée une diplopie : ma liberté se confond avec ma servitude. La solution par l'identification imaginaire contient, on le voit, sa faille. Par cette identification nous sommes déjà divisés. Je suis identifié par l'image mais irrémédiablement divisé par elle.

Cette image draine donc de la libido et l'on peut dire que l'on aime cette image — c'est là le ressort du narcissisme que Lacan note d'être secondaire. Mais cet amour est tout autant du ressentiment vis-à-vis du caractère étranger de l'image. Pour le dire simplement : en mon image je m'aime tout autant que je me déteste. Cet amour se retourne en agressivité contre moi comme image, agressivité qui se propage à l'autre dont l'image au miroir est la matrice.

Citons Lacan à la fin du texte sur le miroir : "*(...) le sentiment altruiste est sans promesse pour nous, qui perçons à jour l'agressivité qui sous-tend l'action du philanthrope, de l'idéaliste, du pédagogue, voire du réformateur.*"⁹

Pour le dire autrement, quand l'amour n'est vécu que sur son versant strictement imaginaire, il est toujours porteur de son envers de haine.

Mais ce qui nous importe le plus c'est que cette image est incapable de dire mon être — l'image du corps comme forme *Une* semble triompher en m'identifiant, mais c'est au prix d'un clivage — on vient de le voir — et surtout d'un échec à représenter la jouissance de ce corps.

Le terme de passion narcissique, dont nous parlions tout à l'heure, traduit cette souffrance imaginaire inhérente à l'être humain. Résorber une grande part de la

⁶ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre I, *op. cit.* p. 94.

⁷ J. Lacan, "Propos sur la causalité psychique", *Écrits, op.cit.*, p. 181.

⁸ *Ibid.*

⁹ J. Lacan, "Le stade du miroir comme formateur de la fonction du *Je* telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique", *Écrits, op. cit.*, p. 100.

libido anarchique et suppléer à un défaut d'être sont les deux fonctions de l'image — Mais au prix d'un drame.

Le drame

*"(...) le stade du miroir est un drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance à l'anticipation"*¹⁰ — comme on dirait de Charybde en Scylla.

C'est en effet un drame car c'est un jeu de leurre imaginaire, jamais très réussi et parfois sujet à des accidents. Le drame, c'est surtout cette incapacité de l'être humain à pouvoir rendre compte de son être avec l'image de son corps.

Vous l'aurez compris vouloir retrouver une harmonie est une illusion : car elle n'a jamais existé. Et pourtant les multiples tentatives très samaritaines des thérapeutes en tous genres ne manquent pas — on pourrait même dire, pullulent. Cet idéal d'apparence sympathique, toujours fondé sur un refus de savoir est vain et parfois dangereux. Bien au contraire, on retrouve, dans de nombreux développements de la subjectivité adulte, les coordonnées de ce drame avec son versant narcissique pacificateur et son versant agressif et destructeur.

Cela peut concerner l'autre, on l'a vu précédemment, mais cela peut concerner aussi le corps propre qui devient l'objet, suivant les individus, de soins attentifs ou au contraire de négligence voire parfois de maltraitance.

Quand l'idéal de son image est trop tyrannique pour le Moi, la volonté de transformer son donner à voir devient une préoccupation irrépressible — tatouages, piercing divers, chirurgie esthétique en témoignent, et il faudrait rajouter là toutes les manifestations de la mode vestimentaire. On ne peut que posséder son corps et tenter d'en modifier l'apparence, et tout à la fois on ne peut se défaire de sa dépendance au désir de l'autre.

La division du Moi est aussi flagrante dans les manifestations symptomatiques. Ce Moi idéal peut être un pansement et une croix — un pansement auquel le sujet s'accroche, ne voulant rien savoir de ce corps réparé, mais aussi une croix car ce clivage transposé entre Moi idéal et Moi ne cesse d'accaparer toutes les pensées du névrosé obsessionnel. Mais tout aussi bien l'idéalisation de la forme du corps propre ne va pas sans son ombilic de dysharmonie, où se manifeste un défaut d'identification corporelle. C'est là où se dessinent des lignes de fragilisation qui définissent l'anatomie fantasmatique dans la névrose hystérique. Et tout aussi bien la suppléance identificatoire du paranoïaque se fera au prix de la haine destructrice de l'autre. Et pour finir, dans la version schizophrène, l'agressivité de la pulsion de mort attaque directement le corps resté insupportable.

Mais plus intéressant est pour nous de constater l'entremêlement des images du corps morcelé et du corps unifié dans l'économie du psychisme humain.

Cela témoigne a posteriori de l'importance de cette phase du miroir. Quand l'agressivité est au premier plan,

"ce sont les images de castration, d'éviration, de mutilation, de démembrement, de dislocation, d'éventration, de dévoration, d'éclatement des

¹⁰ *Op. cit.*, p. 97.

*corps, bref, les imagos que personnellement j'ai groupées sous la rubrique qui paraît bien être structurale, d'imagos du corps morcelé.*¹¹

On retrouve toutes ces images dans les diverses formations de l'inconscient : rêves, fantasmes, dessins d'enfant ou hallucinations. Elle peuvent aussi nourrir les mots d'esprit ou les oublis de noms propres. C'est l'association libre ou l'exposé de ces fantasmes qui permet de lever le couvercle du Moi et révéler ces fragments imaginaires qui se sont fixés lors du drame précédemment évoqué.

L'activité sexuelle, dans sa recherche de satisfaction, permet aussi de mesurer la montée sur la scène d'une pulsion ou d'une partie du corps arrachée à la totalité du corps désiré ou du sien propre. Au contraire une version plus idéalisée et orthopédique peut se retrouver dans ces mêmes formations — corps magnifié dans un rêve, femme se rêvant avec un phallus...

Dans l'économie psychique ces images ne sont pas isolées, mais toujours liées à des expériences de jouissance du corps, en un nouage sur lequel nous reviendrons en fin d'année.

Développements contemporains

Pour éclairer les rapports de la subjectivité à l'image, essayons de voir comment ce rapport à l'image du corps est traité dans notre société hypermoderne. Pour cela je vais comparer trois champs très différents : l'univers de la peinture, celui de la médecine scientifique et celui de la publicité (j'aurais pu en prendre d'autres : l'univers de la BD, celui du cinéma...). À chaque fois, il s'agit de saisir comment la fonction de l'image opère avec ses effets d'identification et de représentation de la jouissance du corps.

Toute l'histoire de la peinture, du moins dans le monde occidental, montre les multiples tentatives de représentation du corps et de sa jouissance. Comment donner à voir sur la toile cette jouissance au delà de l'érotisme phallique, comment dévoiler ce qui ne peut être dit. L'essence du tableau repose sur cet impossible à peindre. Et c'est la grandeur de la peinture que d'essayer de renouveler sans cesse les modalités de représentation et les idéaux du beau ; de cerner l'irreprésentable pour atteindre le beau et transformer le spectateur. Il faudrait reprendre toute l'histoire de l'art depuis Praxitèle jusqu'à l'abstraction contemporaine, en passant par les nus de la Renaissance, Le déjeuner sur l'herbe de Manet, l'extase de la Thérèse du Bernin ou L'Origine du Monde de Courbet. Ce qui nous importe, c'est que l'art repose sur le respect de cet impossible.

Avec les premières autopsies de Vésale, la médecine a poussé la recherche de savoir au delà de l'enveloppe du corps et de sa forme. Une autre révolution s'est accomplie le 22 décembre 1895 quand Röntgen découvre les rayons X et réalise la première radiographie, en l'occurrence celle de la main de sa femme. Ces deux dévoilements sont les premières étapes d'un renouvellement des connaissances qui ouvre à un savoir infini.

La science n'a de cesse d'inventer des procédés technologiques qui morcellent le corps tout lui en redonnant une unité par la création de nouvelles images. Plus le

¹¹ J. Lacan, "L'agressivité en psychanalyse", *op. cit.*, p. 104.

corps est transparent plus il est morcelé et plus on est prié de s'identifier à ces nouvelles images. Celles-ci sont de plus en plus déconnectées de toute forme, et elles prétendent réduire à néant non seulement la subjectivité humaine mais toute jouissance. Le savoir ainsi accumulé annulerait tout réel. Mais ces identifications restent vides, car ces savoirs, tout utiles qu'ils sont, ne génèrent qu'une fausse consistance du corps.

Quant à la publicité, elle envahit l'espace tant publique que privé, avec des images de plus en plus agressives. L'exhibition vulgaire ou esthétisante du corps vise la satisfaction pulsionnelle en extorquant du spectateur achat et consommation. Le montage appuyé sur la publicité varie certes d'une subjectivité à l'autre, mais ce qui est fondamental, c'est que l'image se connecte directement au circuit pulsionnel. Le résultat est là aussi une identification — le consommateur est identifié à son mode de jouir. L'Église de la Contre Réforme utilisait les représentations baroques pour un réglage des jouissances par la scopie des corps — ces images publicitaires visent plutôt un dérèglement de la jouissance avec son cortège d'accoutumance et d'angoisse.

Pour conclure

Nous avons tenté d'approcher les rapports entre le corps vivant et l'image ; et nous avons constaté qu'il persistait toujours un écart entre le moi, c'est-à-dire l'image du corps, et la jouissance. Aucun organe ne permet d'enregistrer cette jouissance. L'image est toujours une suppléance.

Dès maintenant nous pouvons insister sur trois points. Le Moi est un bricolage composite appareillé à partir tant de l'autre que de son corps imaginaire. Au cœur de l'imaginaire, le narcissisme a une fonction pacifiante, celle du Moi idéal. Le stade du miroir s'accompagne d'un indubitable élan vital, manifeste chez le jeune enfant. Mais la propension agressive est là pour nous indiquer les traces d'une autre composante pulsionnelle, la pulsion de mort. L'unité du corps qu'apporte l'image ne donne qu'une fausse consistance. Si bien que ce corps nous reste toujours un peu étranger et qu'en tous cas nous ne sommes jamais ce corps. Au mieux nous pouvons dire que nous avons un corps.

Ce corps, on pourra bien le photographier sous tous les angles et trouver tous les artifices techniques pour le rendre transparent, son image restera un voile sur lequel notre petit Moi prélève ses idéaux, mais au prix de camoufler l'au-delà réel.

Cela ne dira jamais rien de l'être.

C'est la destinée des êtres parlants et nous poursuivrons les fois prochaines en précisant les rapports de cet imaginaire avec le symbolique. Nous appréhenderons par exemple la différenciation entre Idéal du moi et Moi idéal.

En tous cas, l'unité assurée par la forme totale de l'image échoue à représenter la jouissance — c'est là une partie du mystère du corps parlant. Nous tenterons de montrer l'antinomie de la parole et du corps et de saisir que le corps parle le langage de la jouissance.